

La psychanalyse de Georges Bataille Michel Bousseyrux¹

Pourquoi parler encore de Bataille, aujourd'hui? Parce que ce qu'il a écrit m'a changé, a changé ma vie. Bataille fut le signifiant de mon transfert à Lacan, qui me donna assez de courage, d'audace, pour aller lui demander une analyse. Qu'est-ce qui différencie la pratique lacanienne de la psychanalyse de la pratique freudienne actuelle, telle qu'elle s'est momifiée depuis la mort de Freud dans des standards? C'est son côté latitudinaire. D'emblée, Lacan a pris des libertés avec les standards I.P.A. du cadre de la séance, en instaurant et en assumant sa pratique des séances courtes, que dès 1951 Marie Bonaparte dénonçait comme une déviation. Lacan en a fait la pierre d'angle, la base fondatrice de sa pratique et de sa théorie de la modulation du temps dans l'analyse, comme visant à en précipiter les moments concluants.

Elle est indissociable de sa conception de l'interprétation et de la façon dont l'analyste peut opérer sur la jouissance, pour autant que la séance écourtée vise à ce que quelque chose y fasse surprise, équivoque, coïncidence, résonne autrement. Car psychanalyser, c'est faire résonner la parole, en faire sonner la lyre, pour que s'entende sa *réson*, telle que l'entend et l'écrit le

¹ Cet essai s'inspire à la transcription d'une conférence prononcée à Rome le 17 mars 2018 à l'invitation de Diego Mautino, dans le cadre du Seminario intersezioni del Campo lacaniano di Praxis-FCL in Italia e CCP-Onlus.

poète Francis Ponge, r-é-s-o-n. Mais pour que la lyre sonne, il faut qu'elle soit tendue. Psychanalyser, c'est faire se tendre la lyre à plus haut point que personne, comme le dit de Malherbe Ponge. A la lyre, le psychanalyste se doit même d'y ajouter – comme dit si bien Victor Hugo dans un des poèmes satiriques des *Feuilles d'automne*, «Amis, un dernier mot!» (Hugo, 1831) – une corde d'airain: la corde d'airain du réel de l'expérience. Je veux vous parler d'un psychanalyste qui, cette corde d'airain, l'a ajoutée dès l'instant du regard qui inaugure le temps logique d'une analyse. Mais ce n'est pas d'une longue analyse lacanienne, longue à trouver sa fin, que j'ai choisi de parler, c'est d'une analyse freudienne courte, menée par un analyste freudien aussi latitudinaire que Lacan, analyse qui à tous égards est exemplaire en ceci que la liberté qu'y a pris l'analyste a révolutionné l'économie de jouissance de son analysant.

Il s'agit de l'analyse qu'a faite Georges Bataille, la bête noire de Michel Onfray qui l'exècre au moins autant que la psychanalyse. Cette analyse de Bataille est tout à fait hors norme, comme pas mal d'analyse de l'époque des premiers freudiens qui, comme Ferenczi, ont pris bien des libertés avec Freud et sa technique. D'ailleurs, c'est l'une des caractéristiques, et non des moindres, des psychanalyses lacaniennes – à mes yeux la plus fondamentale. Elles ont à s'extraire de toute norme, qu'elle soit technique ou doctrinale, qu'elle concerne la norme de la séance type ou qu'elle concerne la norme de l'Œdipe comme principe d'ordre hétérosexuel et social, norme qui d'ailleurs est pathogène. Puisque, si, de la norme, la psychanalyse n'extrayait pas le sujet, comment atteindrait-elle le réel de sa jouissance, qui est hors-norme ? Et comme la jouissance c'est le temps qu'on n'a pas, et qu'on n'aura jamais, il n'y a pas de norme du temps de la

séance. C'est dire que le temps de la séance, même courte, est, comme la vie, toujours à réinventer, séance après séance, analyse après analyse. De même qu'est toujours à refaire la double épissure sur le nœud de la parole et du corps avec l'impossible, pour que, par une connexion purement sonore, la jouissance passe au «*j'ouïs sens*», l'inouï passe à l'ouï (cfr. Lacan, 1975-1976, 13 janvier 1976).² La psychanalyse a à réinventer la parole: avec Ponge, elle a à parler contre les paroles, contre le vent qui balaye les paroles comme feuilles mortes. Nul besoin de se déclarer lacanien pour cela. Il suffit de ne pas se faire le fonctionnaire du discours analytique qui enferme la psychanalyse et le psychanalysant dans ses normes. *L'acte psychanalytique* ne saurait tremper dans des normes, écrit Lacan dans son compte rendu du séminaire qui porte le même titre (Lacan, 1967-1968). Oui, le réel du sexe est au-delà des normes. Oui, la psychanalyse est à réinventer au-delà des normes de l'Œdipe et du discours établi. Mais plus que sa théorie et sa technique, ce qui est à réinventer, c'est l'art de l'acte par où l'analyste s'efface pour se tenir à cette place où c'est le silence qui est aux commandes de la parole. La seule présence que le psychanalyste soit appelé à porter, c'est celle du sexe comme tel. Et pas celle du phallus. Il ne s'agit que de ça: que le psychanalyste tienne la position de «l'être-pour-le-sexe» (cfr. Lacan, 1967) - autrement dit de l'être-pour-le-trou, et qu'il la tienne pour que *l'étrou vaille*.

Trouvez-moi un analyste de cette trempe, qui se mouille pour que *l'étrou vaille*! J'en connais un, un proto-freudien pré-

² Dans le texte nous indiquons seulement les dates des séances des séminaires lacaniens pour faciliter la confrontation entre les transcriptions françaises (éditées ou inédites) et les traductions italiennes (où disponibles).

lacanien: freudien de la première heure, il n'eut pas le temps de devenir lacanien - il est mort à 80 ans en 1966, à la parution des *Ecrits* (Lacan, 1966). Il a précédé Lacan dans sa façon de réinventer la psychanalyse, de réinventer la parole, de parler contre le vent mauvais de la jouissance qui nous emporte. Ce psychanalyste, c'est Adrien Alphonse Alcide Borel. Borel le Latitudinaire est son nom de sinthome. C'est ainsi que Michel Leiris le nommait. Est latitudinaire, en théologie, celui qui prend trop de liberté avec les principes dogmatiques de la religion. Et des libertés, Borel en a pris avec les principes de la réalité religieuse de la psychanalyse freudienne. Elargir la psychanalyse, il a su y faire pour l'élargir aux arts, aux écrivains.

1. Un analyste protofreudien prélacanien

Drôle de bonhomme que ce Borel qui ne fit que quelques mois d'analyse en 1925 avec René Laforgue et qui s'autorisait dans sa pratique à utiliser avec certains schizoïdes l'éther ou la strychnine. Psychiatre, il travailla à Sainte-Anne de 1919 jusqu'après la seconde guerre mondiale dans le service de Heuyer, puis fut consultant dans le service du Pr. Henri Claude qui était très ouvert à la psychanalyse. Il y a sûrement croisé Lacan qui alors y était interne. En 1925, il écrit un livre sur *Les rêveurs éveillés*. Il est l'un des fondateurs en 1925 de *L'Evolution Psychiatrique* et en 1926 de la Société Psychanalytique de Paris, dont il fut élu Président de 1932 à 1934. Il demanda à ses membres que chacun se charge d'une analyse gratuite et en rende compte! Génial! Il y fit un enseignement sur les indications de la psychanalyse dans les psychoses. Il exerçait à Paris dans la maison d'Eloïse et

Abélard, au 11 Quai des Fleurs. Il fit la rencontre de Robert Bresson qui lui fit jouer en 1950 le rôle du Curé de Torcy dans son film *Journal d'un curé de campagne*. C'est lui qui fut l'analyste de Georges Bataille. Il fut aussi l'analyste de Michel Leiris, d'Yves Tanguy, d'Alberto Magnelli, de Raymond Queneau, de Jean Cocteau, de Zoé Oldenbourg. Borel pense que l'expérience analytique confronte à un impossible, un impossible à dire inhérent à l'insuffisance du langage, qu'il appelle l'Ineffable (il publie un article à ce sujet en 1934 dans *L'Évolution Psychiatrique*) et que ce réel ne peut se transmettre qu'à travers l'art et l'écriture. C'est pourquoi il incita et encouragea Bataille à écrire *Histoire de l'œil*, publié en 1928 sous le pseudonyme de Lord Auch (ce qui veut dire «Dieu aux chiottes»), tiré à 134 exemplaires, avec huit lithographies d'André Masson. De même il incita Michel Leiris à écrire: ce sera *L'Âge d'Homme*, essai autobiographique publié après son analyse avec Borel de 1929 à 1935 (Leiris, 1939). On peut dire que passe il y a eu, passe par le réel et passe au réel, dans l'analyse de Bataille et dans l'analyse de Leiris avec Borel et qu'elle leur a ouvert la voie de l'écriture.

2. Une interprétation révélatrice de la jouissance de la coupure

De l'analyse de Georges Bataille que sait-on au juste ? Rien et tout, tout ce qu'il faut pour en mesurer le saut. On en connaît l'essentiel, l'inducteur et le produit, une photo et un écrit, comme on va le voir. Bataille est arrivé chez Borel aux abois, dans le naufrage de la raison, la déchéance solitaire, plein d'ivresses vides, étouffé d'angoisse. En 1924 - il a 27 ans -, il se

vautre dans la débauche ; lui qui était une sorte de pieux dandy, passe de l'église au bordel. C'est son ami le Dr. Dausse qui le présente en 1925 Borel. L'analyse avec Borel fut sa bouée, sa chance. Elle fut courte mais décisive (elle débute l'été 1926 et dure un an). Elle fut orientée par un acte inaugural d'un culot monstre: en 1925, Borel le Latitudinaire prend la liberté d'offrir à Bataille, de lui donner à voir - sans qu'on sache ce qui l'y pousse - un cliché photographique d'un supplice chinois reproduit dans le *Traité de psychologie* de Georges Dumas (cfr. Dumas, a cura di, 1923-1924). Ce Dumas les attribue à Louis Carpeaux, qui aurait été témoin du supplice, le 10 avril 1905, et qui les avait publiés dans *Pékin qui s'en va* (Carpeaux, 1913). Il s'agit du "Supplice des Cent Morceaux" (aboli le 24 avril 1905). On y voit Fou-Tchou-Li supplicié sur la place Caishikou de Pékin pour avoir poignardé son maître, un prince Mongol. Ces photos, Bataille les montrera bien plus tard, dans *Les Larmes d'Eros* (Bataille, 1961). Préparant l'iconographie de son livre, il précise, dans une lettre à son éditeur Lo Duca, que ce n'est pas le supplicié photographié par Carpeaux. Ce sont les photos d'un autre supplicié, plus jeune, prises aussi en 1905 par le Dr. Jean-Jacques Matignon et parues en 1910 dans *Dix ans au pays du Dragon*, que Bataille avait trouvées vers 1940. Le supplice, appelé *lingchi*, dure vingt minutes. Les photos, insoutenables, montrent le supplicié horripilé, cheveux dressés sur la tête, torse découpé, côtes apparentes, membres déjà réduits à des moignons, yeux au ciel, souriant d'un sourire extatique, sans doute sous l'effet de l'opium administré pour faire durer plus longtemps le supplice sous les gestes méticuleux du bourreau. Quelle monstration de la part de Borel! Et quel instant du regard, pour Bataille, que cet instant de voir l'insupportable à regarder! Par cet acte inaugural, Borel tend la corde d'airain qui

précipite Bataille sur le divan – fonction de la hâte dans le temps logique de son entrée en analyse. Bataille parlera tant et plus, dans son analyse, de sa satisfaction prise à la contemplation de la douleur et de la mort, de son père aveugle, impotent, malade au dernier degré de la neurosyphilis, qu’il avait abandonné sous les bombes, le laissant à la femme de ménage pour fuir avec sa mère l’avancée des Allemands en août 1914. Il y parle et reparle du blanc des yeux révulsés de son père, perdus dans le vide quand il pissait, gigotant et hurlant, dans son fauteuil percé, sous les douleurs absolument fulgurantes du tabès dorsal, secoué par des rires spasmodiques. Oui! Le supplicé chinois, c’est lui, Bataille, le Supplicié de son père, le Découpé de son Lord «aux ch»! En lui donnant cette photo, Borel a fixé Bataille à sa jouissance, diraient, diront, à tort, certains. Eh bien, non! Borel lui en a révélé l’impossible exorbitant. Cent livres de chair, c’est le prix à payer pour avoir laissé crever son père! L’interprétation oraculaire de Borel lui révèle ce qu’il est: coupure, lambeau, orifice. Il est «le petit»! *Bataille la Coupure*, c’est son nom. Dans son ultime livre, *Les Larmes d’Eros*, écrit entre ses défaillances de santé de plus en plus graves, il écrit: «Ce cliché eut un rôle décisif dans ma vie. Je n’ai pas cessé d’être obsédé par cette image de la douleur, à la fois extatique (?) et intolérable. J’imagine le parti que, sans assister au supplice réel, dont il rêva, mais qui lui fut inaccessible, le marquis de Sade aurait tiré de son image» (*ivi*, p. 627). Bataille dit avoir discerné dans la violence de cette image une valeur infinie de renversement. Ce qui l’enfermait dans l’angoisse et dans le même temps l’en délivrait, c’était l’identité soudain apparue entre l’extase divine et une horreur extrême, entre la jouissance et la castration.

3. L'Expérience intérieure: le trou de la jouissance est sa seule autorité

Dans un entretien avec Madeleine Chapsal, réalisé peu avant sa mort, en 1961, Bataille déclare:

J'ai fait une psychanalyse qui ne fut peut-être pas très orthodoxe car elle ne dura qu'un an. C'est un peu bref, mais à la fin, cela m'a changé de l'être tout à fait maladif que j'étais en quelqu'un de relativement viable [...] Le premier livre que j'ai écrit je n'ai pu l'écrire que psychanalysé, oui, en en sortant. Et je crois pouvoir dire que c'est seulement libéré de cette façon-là que j'ai pu écrire (Chapsal, 1961).

Bataille était entré en analyse maladif, il en est sorti écrivain. L'analyse avec Borel coïncide aussi avec sa rencontre avec Sylvia Maklès, qu'il épouse en mars 1928 (dont Lacan tomba amoureux en 1938 et qu'il épousera en 1953) et à l'amitié décisive qu'il noue avec Jean Piel. Plus tard, en 1941, Bataille fit la rencontre de Maurice Blanchot dont il reçut ce principe, qui fit pour lui interprétation: Bataille lui disant que l'expérience intérieure n'a ni but, ni autorité qui la justifient, Blanchot lui dit que «l'expérience elle-même est autorité», et il ajoute que «cette autorité doit s'expier». Cela lui fit mouche. L'expérience s'impose d'elle-même, mais ce qui s'en impose d'intérieur, la jouissance fautive, et qui s'y pose un peu là, doit s'expier. Il s'agit, pour le Coupable qu'est Bataille (il est coupable du réel du père), d'expier le réel du symptôme, d'expier le péché du *sinthome* (Lacan, 1975-1976, 18 novembre). Conclusion après-coup de son analyse. Du coup, Bataille écrit deux textes qui

sont très étroitement noués: entre septembre et octobre 1941 il écrit, sous le pseudonyme de Pierre Angélique, un texte prodigieux, ultraérotique, *Madame Edwarda* (Bataille, 1941) illustré par Jean Fautrier (sous le pseudo de Jean Perdu!), et en novembre 1941 il enchaîne en écrivant, cette fois sous son nom propre, *L'expérience intérieure* (Bataille, 1943). Il signe *Le Supplice*. L'expérience intérieure est expérience de ce que le non-savoir *dénude*: un trou dans le savoir, où résonne la jouissance. Ce trou est sa seule autorité. Mais, comme le dit Blanchot, cette autorité, cette imposition de la jouissance (celle imputée au père) doit s'expier: elle s'expie de ce que Bataille écrive *et publie* en son nom.

En 1940, Bataille avait aussi réécrit une nouvelle version d'*Histoire de l'œil*, toujours sous le pseudonyme de Lord Auch et cette fois illustrée de six gravures à l'eau forte et au burin de Hans Bellmer (colorées de jaune, pour certains exemplaires), encore plus provocantes et obscènes que celles d'André Masson. Elle sera éditée en 1945 par K éditeur avec un tirage à 199 exemplaires. Ces deux versions illustrées d'*Histoire de l'œil* et les deux versions de *Madame Edwarda* éditées en 1945 et en 1965 (illustrée en 1955 par Bellmer) ont été rééditées en 2001 par Pauvert avec une très belle présentation de Marie-Magdeleine Lessana.

4. *Hystoire* de l'œil du père qui pine le vide

Bataille ne sublime pas, il ne déssexualise pas l'objet de la pulsion. Il en fait, comme Lacan a pu le dire de Joyce, *eaube jeddard*, jet d'art sur *l'eaube scène* de la logique du fantasme (Lacan, 1975-1976, 16 juin). A chacune des versions du texte

érotique de *l'Histoire de l'œil* fait suite un texte autobiographique qui est un réel témoignage de l'expérience psychanalytique de Bataille et de ce qu'il y a hystorisé de son hystérie. Il y procède à un démontage des images élémentaires obscènes et scandaleuses de son fantasme (œil, œuf, couille de taureau, urine, rayon de soleil, larme, sperme) qu'il associé aux souvenirs de son enfance, liés à la déchéance de son père, à ses accès de folie et à celle aussi de sa mère. Il y analyse aussi le retournement déchirant, vers quatorze ans, de son amour premier pour son père en une haine profonde, en une aversion inconsciente qui le fit jouir obscurément des cris que lui arrachaient les douleurs fulgurantes du tabès. Une phrase de son père, prononcée alors que le médecin était retiré avec sa femme dans la chambre voisine, lui est restée, lui laissant, dans une affreuse hilarité, la constante obligation inconsciemment subie de trouver dans sa vie et ses pensées ses équivalences - ses équivalents en jouissance. Elle fut sa *raison*, la *raison* du savoir joui de *lalangue* qui le poussa à écrire ses récits obscènes. On la trouve dans le texte autobiographique de 1928, que Bataille intitule *Coïncidences*, et dans celui de 1940, que Bataille intitule *Réminiscences*, où la phrase est en majuscules: «DIS DONC, DOCTEUR, QUAND TU AURAS FINI DE PINER MA FEMME!» (Bataille, 1928-1947, p. 77). *Histoire de l'œil*, c'est l'hystoire de l'œil pinéal du père, l'hystoire de l'objet *a* qu'est le père réel comme agent du fantasme bataillien. C'est l'œil, au sommet du crâne, qui pine le vide immense du ciel absurde que toise l'homme au garde-à-vous (en 1930, Bataille construit tout un dossier sur le fantasme de l'œil pinéal). *Coïncidences* est plus enfiévré, plus direct que *Réminiscences*, qui est plus distancié, plus épuré et plus sobre. Le temps a neutralisé la jouis-sens, il a éteint les affects du réel. Du texte de

1928 à celui de 1940, il y a élagage de l'obscène, dévalorisation de la jouissance de l'aversion du père.

5. Aller jusqu'au bout des choses

Qu'on ne s'y trompe pas! Ce n'est pas Bataille qui est l'auteur de *Coïncidences* et de *Réminiscences*. C'est Lord Auch. Quand Madeleine Chapsal écrit un article sur Bataille dans *L'Express* en 1961, elle parle de ce que Lord Auch révèle sur son père et sa mère comme étant l'histoire vécue de Bataille, alors que Bataille ne lui en avait pas parlé. Peut-être la journaliste l'avait-elle appris de Sylvia Lacan qui les avait présentés. Cela déclencha un drame, un scandale. Martial Bataille, le frère aîné de Georges, ayant lu l'article, lui écrivit une lettre où il lui demandait un démenti. Bataille fut bouleversé, il demanda pardon à son frère et lui proposa d'aller voir Borel. Martial n'avait pas vécu les événements qu'avait vécus Georges, qui lui écrivit:

J'ai passé auprès de nos parents des jours et des jours qui n'étaient que chagrin et désespoir. C'est inimaginable, car j'ai vu ce que tu n'as pas vu, ce que personne n'a vu [...]. Je suis sorti détraqué pour la vie [...], ce qui est arrivé il y a près de cinquante ans me fait encore trembler et je ne puis m'étonner si un jour je n'ai pu trouver d'autres moyens de me sortir de là qu'en m'exprimant anonymement. J'ai été soigné (mon état était grave) par un médecin qui m'a dit que le moyen que j'avais employé en dépit de tout était le meilleur que je pouvais trouver (Bataille, 1997, p. 569).

Quelle analyse que cette expérience du réel qu'a vécu Bataille avec Adrien Borel, d'où Bataille le Détraqué est sorti écrivant son expérience sous le nom de Lord Auch! Sa sortie d'analyse, Bataille l'a trouvée en s'inventant son nom de sinthome: Lord Auch. En même temps qu'il écrit *Coïncidences* c'est aussi de son analyste qu'il se soulage. Qu'il aille aux ch'! Borel, c'est lui son Lord, son Dieu, le dieu-sujet supposé savoir, envoyé avec *Histoire de l'œil* aux ch'. Il aura fallu quatorze ans (1927-1941) pour que Georges Bataille s'autorise à dire en son nom propre quel a été le réel hors norme de son *Expérience intérieure*. Et quinze ans de plus encore pour qu'il tienne la position de l'être-pour-le-sexe en signant, en 1956, la préface de *Madame Edwarda*.

Bataille se savait aveugle sans mesure: «mon père m'ayant conçu aveugle (aveugle absolument), je ne puis m'arracher les yeux comme Œdipe. J'ai comme Œdipe deviné l'énigme: personne n'a deviné plus loin que moi» (Bataille, 1928-1947, p. 364). En effet, il a deviné ce qu'il y a au-delà de l'Œdipe: l'œil à arracher au mort pour que la pastoute s'en amuse, l'œil de Don Aminado avec lequel, à la fin d'*Histoire de l'œil* qui se passe à Séville dans l'église où, selon la légende, est enterré Don Juan, veut faire joujou Simone et dans lequel Lord Auch hallucine l'œil bleu pâle de Marcelle qui, dans le sexe velu de Simone, le regarde, pleurant des larmes d'urine.

Plus qu'une histoire érotique, *Histoire de l'œil* est l'histoire erratique de l'objet *a* qui erre dans le corps à corps d'un sexe à l'autre. *Histoire de l'œil*, c'est l'histoire de l'œil *sextoy!* De l'œil d'aveugle du père réel qui voit le soleil en rouge aveuglant, Bataille fait le *sextoy* d'une fille perdue! Mais cet œil *sextoy* n'est qu'un cache-sexe ; du sexe il obture le réel, jusqu'à ce que s'en ouvre la fenêtre sur cette vision lunaire de l'œil bleu pâle

de Marcelle regardant le narrateur qui se trouve alors face à ce qu'il attendait depuis toujours de la même façon qu'une guillotine attend un cou à trancher. C'est là, dans cette épiphanie du trou du sexe qu'*Histoire de l'œil* va au bout de ce qu'il y a à la fin d'une psychanalyse: la castration incarnée, incarnée par ce regard bleu de Marcelle dans le sexe noir de Simone. Si bien que l'expérience psychanalytique de Bataille, comme productrice de cette *Histoire de l'œil* où l'invention érotique et l'historisation du sujet coïncident comme l'envers et l'endroit d'une bande de Möbius, est une épure du passage de l'Œdipe, dans sa version du père avili abandonné, à son au-delà sinthomatique. La jouissance atroce du père, son réel, avait dévasté le jeune Bataille. C'est ce réel qu'en écrivant, pendant son analyse, *Histoire de l'œil*, Bataille a fait venir au dire - et comme dire, c'est du *hard* dire, un dire à faire lard du porc qu'Hans Bellmer, pour la dernière planche, grava dans le *cul-ivre* (planches qu'il fit rayer après tirage).

Dans sa conférence du 9 février 1953 intitulée *Non-savoir, rire et larmes*, Bataille déclare: «Je ne crois pas à la possibilité d'éviter d'aller jusqu'au bout des choses» (Bataille, 1953). N'est-ce pas ce qui s'apprend au bout d'une analyse? Qu'au bout des choses il y a l'impossible à la hauteur duquel il faut vivre? «Mettre la vie, c'est-à-dire le possible, à la hauteur de l'impossible, est tout ce que peut faire un homme s'il ne veut pas éluder» (Bataille, 1942). Bataille n'élude pas le réel du trou sans fond où le sexe nous perd: il met la vie, le possible de sa nudité, à la hauteur de cet impossible. Lacanien avant l'heure, il tend la lyre à ce point extrême où ce qui fait perdre la raison, le sexe, trouve sa *réson* dans les coïncidences intimes du signifiant avec l'obscène du réel. Au bout des choses il y a l'impossible. Et au bout du bout des choses il y a quoi ? Il y a à vivre, à vivre

la pulsion. C'est ce qu'écrit le poème *Histoire de l'œil*. C'est aussi ce qui s'apprend d'une analyse lacanienne, à la longue.

Bibliographie

- Bataille, G. (1928-1947), *Histoire de l'œil*, in Id. (1970-1988), vol. I.
- Id. (1941), *Madame Edwarda*, in Id. (1970-1988), vol. III.
- Id. (1942), *Le rire de Nietzsche*, in Id. (1970-1988), vol. VI.
- Id. (1961), *Les Larmes d'Eros*, in Id. (1970-1988), vol. X.
- Id. (1953), *Non-savoir, rire et larmes*, in Id. (1970-1988), vol. VIII.
- Id. (1943), *L'expérience intérieure*, in Id. (1970-1988), vol. V.
- Id. (1970-1988), *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 12 voll.
- Id. (1997), *Choix de lettres. 1917-1962*, Paris, Gallimard.
- Borel, A. (1934), *L'expression de l'ineffable dans les états psychopathiques*, in *Évolution Psychiatrique*, 1934, Vol. 4, n. 2.
- Borel, A., Robin, G. (1925), *Les rêveurs éveillés*, Paris, Gallimard
- Carpeaux, L. (1913), *Pékin qui s'en va*, Paris, Maloine.
- Chapsal, M. (1961), *Rencontre avec Georges Bataille*, in *L'Express*, 23 mars.
- Dumas, G. (a cura di) (1923-1924), *Traité de psychologie*, 2 voll., Alcan, Paris.
- Hugo, V. (1831), *Feuilles d'automne*, Eugène Renduel, Paris.
- Leiris, M. (1939), *L'Âge d'Homme*, Paris, Gallimard.
- Lacan, J. (1966), *Écrits*, Seuil, Paris.
- Id. (1967), *Discours de clôture des journées sur les psychoses*,

- in *Recherches*, décembre 1968
- Id. (1967-1968), *Le séminaire. Livre XV. L'acte psychanalytique*, inédit.
- Id. (1972-1973), *Le séminaire. Livre XX. Encore*, Seuil, Paris 1975.
- Id. (1975-1976), *Le séminaire. Livre XXIII. Le sinthome*, Seuil, Paris 2005.
- Matignon, J. (1910), *Dix ans au pays du Dragon*, Maloine, Paris.

Abstract

The psychoanalysis of Bataille

In this essay the author returns on the importance of the role played by the analysis with Adrien Borel for the work and the thought of Georges Bataille. Borel was a Freudian psychoanalyst with an “latitudinari” audacity that has been able to take some decisivis freedoms.

Keywords: Bataille, Psychoanalysis, Borel, Lacan, Sinthome.